Document généré le 13 juil. 2025 07:31

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest

Rossel Vien, énigmatique précurseur de la Révolution tranquille

Raymond-M. Hébert

Volume 32, numéro 2, 2020

L'énigme Rossel Vien

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1072135ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1072135ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)
1916-7792 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Hébert, R.-M. (2020). Rossel Vien, énigmatique précurseur de la Révolution tranquille. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, *32*(2), 253–285. https://doi.org/10.7202/1072135ar

Résumé de l'article

Dans cet article, je mets en lumière le côté avant-gardiste de Rossel Vien, Métis (comme il se serait défini fièrement), mais officiellement Montagnais. Son esprit frondeur avait commencé avec son *Histoire de Roberval* et cet aspect rebelle de sa personnalité se poursuivit tout au long de sa vie, que ce soit dans ses nouvelles dans les *Écrits du Canada français* ou dans ses textes journalistiques. Je m'attache à montrer que notre jeune nouvelliste, en dépit de son écriture parfois déroutante, faisait partie des sommités littéraires québécoises des années 60 et 70, au même titre que des écrivains aussi connus que Jacques Ferron ou Gabrielle Roy. J'aborde la question du choix de l'anonymat par Rossel – Gilles Delaunière est son premier pseudonyme – et explique les raisons qui l'ont poussé dans cette voie qui a eu comme conséquence fâcheuse qu'il ne fut jamais un auteur reconnu de son vivant sous son nom réel, bien que sa véritable identité ait été sue dans les milieux prestigieux de l'édition montréalaise. La fuite faisait ainsi partie de l'existence même de Rossel Vien. Exilé en quelque sorte de manière permanente au Manitoba où il a passé une grande partie de sa vie adulte, c'est à Saint-Boniface qu'ont éclos les oeuvres de la maturité, sous un nouveau pseudonyme, Gilles Valais. J'analyse la réception partagée de ces textes ancrés dans une écriture post-moderne, mais qui s'inspirent grandement des expériences personnelles de Rossel Vien. Aussi est-ce par les liens inépuisables entre sa vie et son oeuvre que je termine.

Tous droits réservés © Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO) et Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB), 2020

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

CAHIERS FRANCO-CANADIENS DE L'OUEST
Vol. 32, nº 2, 2020, p. 253-285

Rossel Vien, énigmatique précurseur de la Révolution tranquille

Raymond-M. HÉBERT

RÉSUMÉ

Dans cet article, je mets en lumière le côté avant-gardiste de Rossel Vien, Métis (comme il se serait défini fièrement), mais officiellement Montagnais. Son esprit frondeur avait commencé avec son *Histoire de Roberval* et cet aspect rebelle de sa personnalité se poursuivit tout au long de sa vie, que ce soit dans ses nouvelles dans les *Écrits du Canada français* ou dans ses textes journalistiques. Je m'attache à montrer que notre jeune nouvelliste, en dépit de son écriture parfois déroutante, faisait partie des sommités littéraires québécoises des années 60 et 70, au même titre que des écrivains aussi connus que Jacques Ferron ou Gabrielle Roy. J'aborde la question du choix de l'anonymat par Rossel – Gilles Delaunière est son premier pseudonyme – et explique les raisons qui l'ont poussé dans cette voie qui a eu comme conséquence fâcheuse qu'il ne fut jamais un auteur reconnu de son vivant sous son nom réel, bien que sa véritable identité ait été sue dans les milieux prestigieux de l'édition montréalaise. La fuite faisait ainsi partie de l'existence même de Rossel Vien. Exilé en quelque sorte de manière permanente au Manitoba où il a passé une grande partie de sa vie adulte, c'est à Saint-Boniface qu'ont éclos les œuvres de la maturité, sous un nouveau pseudonyme, Gilles Valais. J'analyse la réception partagée de ces textes ancrés dans une écriture post-moderne, mais qui s'inspirent grandement des expériences personnelles de Rossel Vien. Aussi est-ce par les liens inépuisables entre sa vie et son œuvre que je termine.

Sur plusieurs plans, Rossel Vien fut l'un des précurseurs de la Révolution tranquille au Québec (1960-1966)[1]. À peu près inconnu au Québec, et méconnu dans l'Ouest canadien bien qu'il y ait vécu une bonne partie de sa vie adulte, Rossel Vien et son œuvre méritent amplement d'être «ressuscités». Il fut un innovateur à la fois dans l'historiographie et la littérature du Québec. Cette enquête s'attachera tout particulièrement à la place qu'occupa Rossel Vien au sein de l'avant-garde de la littérature québécoise des années 1960 à 1970 comme en témoigne le statut important de son œuvre au sein de l'édition montréalaise. Tout au long de cet article, je mettrai l'accent sur la réception de ses écrits et les liens fondamentaux qui unissent ceux-ci à la vie de l'auteur. Mais il convient de commencer avec un bref retour sur le parcours de Rossel Vien dans le domaine du journalisme et de l'historiographie – terreaux fertiles qui ont nourri son goût pour la création littéraire, développé son attrait pour les pseudonymes et qui ont suscité, à l'instar de ses nouvelles, les éloges de ses lecteurs.

L'ouverture à l'écriture par l'historiographie et le journalisme

Encore collégien, au milieu des années 1940, Rossel Vien conçut un projet d'histoire de Roberval dont il fit part au chanoine Victor Tremblay, président de la Société historique du Saguenay à Chicoutimi. Le chanoine Tremblay souligne en effet dans sa préface à l'*Histoire de Roberval* que Rossel Vien «n'était qu'un jeune étudiant au Séminaire de Joliette quand il s'éprit de l'histoire de Roberval». Au début, se rendant compte de l'ampleur que pouvait prendre un tel projet, il envisageait plutôt une «petite histoire» de Roberval. Cependant, avec l'encouragement de la Société historique du Saguenay, et surtout du chanoine Tremblay, il s'engagea éventuellement dans la voie de la rédaction d'une histoire approfondie de Roberval (Société historique du Saguenay, Documents relatifs à la production de l'*Histoire de Roberval*, ci-après SHS, Lettre de Rossel Vien à Victor Tremblay, 5 août 1947).

La première publication majeure de Rossel Vien parut ainsi à Chicoutimi le 16 mai 1955. Intitulée *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean*, cette œuvre de jeunesse (il n'avait que 25 ans au moment de sa publication) révèle un nouveau talent, non seulement au Lac Saint-Jean mais ailleurs au Québec. Au

cours du lancement officiel de la monographie, Rossel Vien jeta les fondements de sa conception de l'écriture de l'Histoire, celle-ci ne devant pas être une «gerbe fleurie pour célébrer un anniversaire» ou se limiter à de «l'histoire-sermon», voire de «l'histoire-souvenir» (*L'Étoile du lac*, Roberval, 1955). Les cheveux devaient se dresser sur les têtes de ces bons Robervalois qui célébraient, cette année-là même, le centenaire de leur ville.

Les commentaires de Vien dans sa correspondance avec le chanoine Tremblay, qui avait lui-même écrit des textes sur l'histoire de Roberval, sont encore plus pointus et passionnés, et ils indiquent clairement son désir de rompre avec l'historiographie québécoise traditionnelle, ce qui fait de lui un précurseur de la nouvelle garde d'historiens qui deviendra dominante à partir des années 1960[2].

La consécration du jeune auteur ne tarda pas: l'abbé Lionel Groulx lui-même ne ménagea pas ses louanges, dans une recension de deux pages publiée en septembre 1955 dans la *Revue d'Histoire de l'Amérique Française* : «À cette monographie d'une ville québécoise, il ne manque pas, non plus, d'avoir été joliment écrite. Elle est pleine de sève, de vie; on la lit avec plaisir […] Voyons […] en cette *Histoire de Roberval* l'œuvre remarquable d'un débutant qui désormais ne peut pas en rester là.» (Groulx, 1955)

Laurent Mailhot pour sa part qualifia cette *Histoire* de «chef-d'œuvre d'intelligence et d'amour.» (Mailhot, 1956) Pour Ernest Bilodeau, l'*Histoire* «nous dépeint jusque dans le quotidien la montée d'une vie, d'un groupe humain et, pourrait-on dire en élargissant un peu, d'une civilisation.» (Bilodeau, 1955) Et selon Antoni Joly, «On ne se lasse pas de palper ce beau volume, de le feuilleter, d'en admirer les illustrations, enfin d'en relire des pages et des pages. Voilà un nouveau trésor de la petite histoire de chez-nous […]» (Joly, 1955)

L'œuvre eut un retentissement loin au-delà de Roberval, se rendant même, par hasard, aux mains du célèbre dramaturge québécois Michel-Marc Bouchard qui s'en inspira pour sa pièce *Les Feluettes*, présentée pour la première fois à Ottawa en 1985. Bouchard explique que c'est le côté «très baroque de cette époque-là qui était révélé dans le livre de Vien, c'était premièrement la construction et l'établissement de […] l'Hôtel

Beemer[3]» (la période «rose» décrite dans l'œuvre de Vien). Bouchard ajoute :

> Et ça a vraiment été un déclencheur à l'écriture des «Feluettes» parce qu'il raconte quand même que cet hôtel-là, bâti par Beemer qui était un riche Bostonnais, à l'autre bout du monde, un hôtel de bois qui avait autour de 200 chambres[4], ce qui est gigantesque, et qui attirait une faune exotique à la fois américaine et européenne à la recherche de dépaysement et de pêche. […]
> Et en plus de ça, Beemer, comme il était propriétaire du chemin de fer […] je pense, de Québec à Roberval, s'occupait d'amener effectivement la clientèle à cet hôtel. Ce qui fait que, dans un coin extrêmement perdu, très catholique, très religieux […] arrivaient ces gens-là d'une société autre, c'est-à-dire de la haute société, qui venaient passer leurs vacances là. Ça, c'est venu des recherches de Rossel Vien. (Hébert, 2018c)

Par la suite, la pièce de théâtre est devenue un film canadien intitulé *Lilies*, produit par John Greyson en 1996, et plus tard encore un opéra.

Le chanoine Groulx ne s'était pas trompé sur le talent de Rossel Vien… sauf que sa vie et surtout ses publications à venir ne prendraient pas les tournures que le bon chanoine aurait pu imaginer! Il aurait été satisfait tout de même d'apprendre que Rossel publierait deux autres œuvres majeures d'histoire, la première sur la radio française dans l'Ouest, publiée chez Hurtubise et une traduction française d'une œuvre sur Louis Riel, aux Éditions du Jour[5].

C'est en 1977 que Rossel Vien retourna à ses premières amours historiques avec la *Radio française dans l'Ouest*. Encore une fois, la réception est quasi-unanimement positive. Gérard Leblanc, par exemple, salue le fait qu'«[o]n y retrouve maintes anecdotes particulièrement pertinentes à l'heure où le Canada redécouvre soudainement un attachement insoupçonné aux minorités du pays […]» (Leblanc, 1977). Dans une lettre personnelle à Rossel Vien, le secrétaire du Conseil de la vie française en Amérique se joint aux éloges qu'on lui a fait parvenir, soulignant que c'est du «bon ouvrage». Il en profite pour commander 25 exemplaires du livre et informe Vien qu'il sera mis en lice pour le Prix Champlain (Archives de Bernard Vien. Ci-après ABV. Lettre de Paul-E. Gosselin à Rossel Vien, le 26 septembre 1977). Un certain «B.V.V», écrivant dans la revue

Circuit fermé, affirme que le livre est «fort bien documenté» et qu'il «constitue… un remarquable travail de recherche.» (B.V.V., 1977) Pour sa part, Nathalie Petrowski souligne que «L'essai s'attache à découvrir des pistes, à montrer des faits peu connus, inscrits dans un mouvement que l'on pourrait définir comme historique.» (Petrowski, 1977) Le journal *La Liberté* souligne que Rossel Vien «comble […] une formidable lacune» (*La Liberté*, 1979). Jacques Beauchamp-Forget est plus critique, affirmant que «la narration manque parfois de clarté» et déplore l'absence d'un tableau chronologique; pourtant «le livre demeure intéressant à lire» (Beauchamp-Forget, 1978). *Radio française dans l'Ouest* valut même à son auteur un voyage à Edmonton aux frais de Radio-Canada pour une série d'interviews. (ABV)[6]

Comme jeune adulte, Rossel Vien avait fait paraître plusieurs articles dans le quotidien québécois *La Patrie* ainsi que dans le journal *Le Progrès du Saguenay*, publié à Chicoutimi. En août, 1964, alors que Rossel était installé à Saint-Boniface depuis quelques années, l'hebdomadaire *Le Courrier de Saint-Boniface (St. Boniface Courier)* vit le jour. Très tôt, Rossel Vien joignit son équipe de rédaction, encore une fois sous le couvert de l'anonymat. Son pseudonyme préféré pour cette publication était «Farouche», mais il rédigeait aussi des chroniques de nouvelles, plus courtes, intitulées «Rapaillages» ou encore «Notules», décrivant surtout de petites nouvelles locales. À l'automne 1965, lorsque le rédacteur-en-chef et fondateur de la publication, Raymond Hébert, quitta son poste pour retourner aux études, Rossel Vien assuma le poste de rédacteur de la section française, qu'il occupa presque sans interruption jusqu'à la suspension de la publication du *Courrier* en 1973[7]. La «Chronique de Farouche», rédigée dans un style piquant et souvent provocateur, demeura l'épine dorsale de la petite section française du journal jusqu'à la fin. En 1973, le *Courrier* fut remplacé par une publication anglophone, *The Lance*, mais Rossel convainquit l'éditeur d'y maintenir une section française, dont il assura la rédaction jusqu'en 1982. En 1981 et 1982, il fut chroniqueur au journal hebdomadaire *La Liberté*, auquel il collabora à quelques reprises par la suite. (ABV)[8]

En dépit de ces expériences riches dans le domaine du journalisme et de l'historiographie, la composition de nouvelles

littéraires demeura au cœur de l'œuvre de Rossel tout au long de sa vie.

Les nouvelles québécoises

Vers la fin des années 1950, un contact fut établi entre Rossel Vien et Claude Hurtubise. Selon Suzanne Audet,

> Claude Hurtubise […] cumulait les fonctions d'administrateur des *Écrits du Canada français* et de président-directeur général de HMH. Sa correspondance avec Gilles Delaunière et Jean O'Neil, plus particulièrement, suggère qu'il a sollicité des textes tantôt pour le périodique tantôt pour la collection. Au premier, il fait part de son vœu de publier son récit. «Les aveugles de Matamoros». Il le reprendrait ensuite dans un recueil qui comprendrait «peut-être le récit déjà publié tout au début, et intitulé 'Un homme de trente ans'». (Audet, 2000)[9]

Claude Hurtubise est reconnu comme un des éditeurs québécois les plus célèbres du XXe siècle, et si l'amitié qu'avait Hurtubise pour Rossel Vien semble dater de la fin des années 1950, rien dans les fonds d'archives de Rossel Vien n'indique comment se fit le premier contact. Chose certaine, Hurtubise fut très impressionné par le premier texte de Vien, le publiant dans les *Écrits* en 1960[10]. Par la suite, et jusqu'à 1981, les *Écrits* publieront sept autres textes de Rossel Vien. Il faut souligner aussi que ces textes devaient obtenir l'aval du comité de rédaction des *Écrits*, formé de plusieurs des plus grands intellectuels québécois de l'époque.

C'est ainsi que par le truchement de Claude Hurtubise, Rossel Vien a trouvé sa place parmi la nouvelle génération d'intellectuels québécois, ceux et celles, justement, qui ont été au cœur de la Révolution tranquille, même s'il est permis de douter qu'il ne les ait jamais rencontrés en personne. Hurtubise lui-même faisait partie d'un réseau d'amis intellectuels depuis ses années au Collège Sainte-Marie à Montréal au début des années 1930. Suzanne Audet se pose cette question :

> Qui d'André Laurendeau, de Saint-Denys Garneau, de Robert Charbonneau, de Robert Élie, de Robert Beaulieu, de Jean Le Moyne, de Claude Hurtubise exerça au collège la force attractive responsable de leur réunion? Saint-Denys Garneau, fort probablement. De Jean Le Moyne, cependant, nous savons de façon certaine que

> «le vide effarant des années trente à Montréal» aiguisait le besoin de s'entourer, puisqu'il était alors «à peu près inconcevable de devoir à d'autres qu'à quelques amis». (Audet, 2000, p. 26)

Déjà de mentalité plus ou moins contestataire, les membres de ce petit cercle commencèrent à faire circuler leurs idées dans une série de publications durant les années trente, quarante et cinquante, aboutissant à la création des *Écrits du Canada français* en 1954[11]. On retrouve plusieurs de ces mêmes auteurs dans la première édition de la nouvelle revue, qui veut publier des œuvres reflétant les «tendances et [les] formes les plus actuelles de notre production littéraire» (cité par Audet, 2000, p. 61). Audet continue :

> À la fois rampe de lancement et recueil de textes, le périodique tente de faire cohabiter des auteurs débutants, Hubert Aquin, Gilbert David, Gilles Delaunière, Jacques Ferron, Claude Gauvreau, et des plus confirmés, André Langevin, Éloi de Grandmont, Gérard Bessette, Roch Carrier. (p. 62)

C'est ainsi qu'en 1960, la vie de Rossel Vien bascule, mais il n'y a que lui et son éditeur qui le savent. Il devient alors un auteur québécois reconnu, un égal des Hubert Aquin ou Roch Carrier, sans que personne ne le sache, son véritable nom se dissimulant sous le pseudonyme Gilles Delaunière; en effet cette année-là, à 30 ans justement, Rossel publie sa première nouvelle, «Un homme de trente ans»[12] qu'il nomme lui-même «récit». Cette œuvre dut éclater comme une bombe dans les milieux bien-pensants, puisqu'il y était question explicitement de l'homosexualité. Pas étonnant alors qu'il ait choisi de la publier anonymement, sous un pseudonyme[13]. Comme on le verra plus loin, Rossel Vien a adopté deux pseudonymes sous lesquels il a publié ses œuvres de fiction, l'un pour ses publications au Québec et l'autre pour ses publications dans l'Ouest canadien. Ainsi on retrouve les œuvres de Gilles Delaunière publiées au Québec et celles de Gilles Valais dans l'Ouest, surtout aux Éditions des Plaines et aux Éditions du Blé à Saint-Boniface.

Comment expliquer ce choix stratégique, et fatidique pour la réputation de l'auteur, de l'anonymat? La brève présentation du texte l'explique en partie :

> GILLES DELAUNIÈRE - Sous ce pseudonyme se cache un nouvel auteur canadien qui, pour des raisons bien précises, tient absolument à ne pas révéler sa véritable identité. Les lecteurs qui prendront connaissance de son essai de confession : *Un homme de trente ans*, comprendront pourquoi. Il s'agit d'une histoire vraie et vécue. (Delaunière, p. 156)

Il faut se remettre dans le contexte de l'époque, alors que l'homosexualité était non seulement péché grave mais que les actes homosexuels étaient criminels. Sans compter que l'époque duplessiste, durant laquelle Rossel Vien a grandi, était connue comme celle de la «grande noirceur» au Québec, d'où la province n'émergea qu'avec la Révolution tranquille. Avec son récit, Rossel Vien claironne que les choses ont changé, ou sont à veille de changer, même en matière de sexualité[14].

Rossel Vien publiera quatre autres nouvelles aux *Écrits du Canada français* entre 1961 et 1981, toutes signées Gilles Delaunière, en plus d'un récit intitulé *Voyage sans suite*, qu'il signera pourtant Rossel Vien. En 1964, il publia aux Éditions du Jour une traduction française du livre d'E.B. Osler, *The Man Who Had to Hang : Louis Riel*, publié chez Longmans en 1961.

Sa troisième œuvre majeure, si l'on inclut la traduction de Osler, un recueil de nouvelles intitulé *Et fuir encore*, fut publiée chez Hurtubise, dans la collection *L'arbre*, en 1972. Ce recueil, tiré à 3000 exemplaires[15], ce qui était énorme à l'époque, reçut également un accueil très positif. Ce livre n'eut cependant aucun retentissement au Manitoba sauf chez un très petit cercle d'artistes et d'intellectuels qui connaissait l'identité réelle de «Gilles Delaunière»[16].

Il est à noter ici que tout au long de sa vie, Rossel Vien était en fuite, sinon physiquement, au moins dans son esprit. Dans sa première nouvelle publiée, «Un homme de trente ans»[17], Rossel, à travers Gilles Delaunière, avoue détester la vie de la ferme et affirme qu'il voyait la vie au Séminaire de Joliette comme une façon de s'en échapper : «C'était l'heure de la traite des vaches. J'étais seul à la gare pour mon premier départ, ma première fuite.» (Delaunière, p. 168)[18] La question se pose donc : pourquoi ce désir perpétuel de fuir? Qu'est-ce qu'il fuyait? Au départ, on sait que sa jeunesse à Roberval n'a pas été particulièrement heureuse; ceci est clairement perceptible dans

«Un homme de trente ans». Sa première «fuite» s'explique ainsi. Mais par la suite, est-ce qu'il fuyait son échec par rapport à sa «vocation» religieuse? Pourtant sa première œuvre importante publiée peu après avoir défroqué, son *Histoire de Roberval*, fut très bien accueillie, autant dans son village natal qu'à l'extérieur de celui-ci, et dans le milieu ecclésiastique. Alors pourquoi a-t-il senti le besoin de s'exiler du Québec, pour ne jamais revenir y vivre? On doit sans doute chercher plus profondément, dans sa quête inassouvie d'une identité personnelle qui lui permettrait de vivre ouvertement et pleinement son homosexualité, ce qui était impossible dans la société de l'époque, que ce soit à Roberval ou ailleurs. Citons encore «Un homme de trente ans» :

> Je n'ai plus beaucoup de chance de choisir une place dans ce monde, un passeport pour cette société, je n'ai plus la faculté de revenir, c'est pour aujourd'hui ou demain. Je n'ai rien derrière moi, rien dessous et rien devant. Je n'ai pas de femme, je n'en aurai jamais, je n'ai pas d'ami, je suis seul. Je ne peux pas être un adolescent perpétuel, il faut faire quelque chose. Entre la mort et moi, il reste encore un peu de chance. (Delaunière, 1960, p. 165)

Ou encore : «Si je compare le montant de bonheur et le montant de malheur que m'a donnés le fait d'avoir des branches mal venues, je trouve le premier insignifiant et le deuxième énorme. Néanmoins l'instinct ne se corrige pas. C'est un fauve.» (p. 203)

On peut facilement déceler, par ces deux citations, la profonde aliénation qu'a ressentie Rossel Vien tout au long de sa vie par rapport à la société, ou plutôt aux sociétés, certaines, de toute évidence, plus fermées que d'autres.

Et fuir encore vint confirmer l'importance de ce nouvel auteur sur la scène québécoise. En effet, la série L'arbre HMH avait déjà publié des œuvres des plus grands noms de la littérature québécoise, notamment Anne Hébert, Yves Thériault, André Laurendeau, Jacques Ferron et Gabrielle Roy, pour ne nommer que ceux-là. Moment sans doute très gratifiant pour l'auteur, qui demeura toutefois généralement inconnu des Québécois, puisqu'il voguait encore dans l'anonymat aux yeux du grand public. Toujours sous le couvert de Gilles Delaunière pour cette œuvre, Rossel Vien se trouva finaliste en 1972 dans la compétition pour le Grand prix du livre de Montréal, honneur

remporté cette année-là par Victor-Lévy Beaulieu. (ABV)[19] Il se trouva également finaliste au concours du «Prix Jean-Hamelin», remporté cette année-là par Jacques Ferron.

L'œuvre attira l'intérêt d'un certain nombre de critiques influents au Québec, notamment Jean-Éthier Blais dans *Le Devoir*, Réginald Martel dans *La Presse* et Roger Duhamel dans *Le Droit*. L'auteur et critique littéraire Benoit Beaulieu, dans sa propre recension de l'œuvre, revient sur quelques-uns de ces jugements : Martel qui appréciait ces «proses riches et émouvantes», et Duhamel qui remarquait qu'il s'agissait là du «travail d'un écrivain authentique […] déjà sûr de ses moyens» (Beaulieu, 1987, p. 321-322).

L'exil: les publications dans l'Ouest canadien

Durant les années 1980, Rossel Vien publia trois autres recueils de nouvelles à Saint-Boniface au Manitoba, qui devinrent une trilogie, soit *Les Deux frères*, *Les deux sœurs* et *Le fils unique,* toujours sous pseudonyme. Ces œuvres furent bien reçues localement, mais n'eurent à peu près aucune résonnance au Québec.

Les fortunes de Rossel Vien auprès des éditeurs québécois déclinent rapidement avec le départ à la retraite de Claude Hurtubise. Il faut souligner notamment l'arrivée à la direction des Éditions HMH de Marie-José Thériault. Alors que Hurtubise disait à Rossel Vien : «[j]'ai toujours admiré vos textes» (Fonds Rossel Vien, Centre du Patrimoine, Société historique de Saint-Boniface, ci-après SHSB, lettre datée du 14 février 1979, 0091/1446/31) un autre son de cloche se faisait dorénavant entendre. Thériault, maintenant directrice littéraire aux Éditions HMH, lui écrivait que sa nouvelle «Lettre de Maud» pourrait «être sensationnelle si vous acceptiez que nous lui apportions des corrections majeures», ajoutant que «votre français s'anglicise malheureusement de plus en plus et une réécriture s'impose» (SHSB, lettre datée du 5 octobre 1979, 0091/1446/31). Le bât a dû blesser énormément cet auteur qui s'enorgueillissait, avec raison, de sa maîtrise de la langue française. Pour ce qui était d'une deuxième nouvelle soumise, «Les deux frères», Thériault répondait qu'elle ne pourrait pas l'inclure dans un recueil. Vien refusa catégoriquement qu'on ne fasse, comme le proposait Thériault, un «rewrite» de la

«Lettre de Maud»; ce fut sans doute une erreur stratégique de sa part. La correspondance continua entre les deux jusqu'au 16 février 1982 sans que Thériault n'ait approuvé un seul des textes soumis (SHSB, 0091/1446/31). Entretemps, les *Écrits du Canada français*, toujours sous la direction d'Hurtubise, publièrent leurs deux dernières nouvelles de Rossel Vien dans leur numéro 43[20]. Les Éditions Quinze refusent également «Le fils unique» et trois autres textes[21].

Quelques années plus tard, Marie-José Thériault livra le fond de sa pensée au sujet de la «Lettre de Maud», pourtant la nouvelle la mieux reçue de Rossel Vien[22], dans un article virulent qu'elle publia dans la revue *Lettres québécoises* :

> Même tics que dans la première nouvelle [«Les deux sœurs»]. Même emphase grotesque. Mêmes phrases longues de deux pages où l'auteur trébuche dans les relatifs. Mêmes fautes. Même structure boiteuse, mêmes impropriétés de termes et ponctuation fautive qui peuvent conduire à d'hilarants résultats […] la plus joyeuse confusion dans l'emploi des imparfaits et plus-que parfaits du subjonctif, passé antérieurs et conditionnels passés de deuxième forme […]. (Thériault, 1986, p. 26)

Ouf! Même si Thériault avait mis le doigt sur un problème de style incontestable dans un assez grand nombre des textes de Vien, à savoir ses «phrases spaghetti»[23], elle n'envisageait même pas la possibilité que Vien, un auteur tout de même de l'avant-garde intellectuelle des années 1960, veuille toujours continuer dans sa veine de pousser la langue française au-delà de ses normes conventionnelles.

À ce sujet, il faut lire les lignes d'un certain «L.P.» lorsqu'il écrit, dans sa présentation de «Les aveugles de Matamoros», au sujet de Delaunière :

> Ni le travail ni la vie n'ont mûri le talent que *Les Aveugles de Matamoros* nous révèlent. Pas encore. Pas tout à fait. Mais on aperçoit dans ces pages humides, dans ce style de serre chaude, l'éclosion d'un langage qui est bien celui de l'écriture littéraire et dont les racines, dirait Barthes, plongent «dans la mythologie personnelle et secrète de l'auteur ».

Et plus loin :

> Du moment qu'il est question de mythes, d'amitiés particulières, de ravissements secrets, et à la condition que l'auteur ait l'astuce de récuser d'anciennes consignes, telles les règles convenues de la ponctuation, eh bien, la critique d'avant-garde se retrouve en pays de connaissance et la «vieillerie poétique» se fait pardonner, pour des audaces au demeurant bien modestes, tout ce qu'on lui impute de timidités héréditaires et de gestes appris. (L.P., 1970, p. 76)

Il est facile de déceler qui fut ce «L.P.». Il s'agit fort probablement de Lucien Parizeau[24], alors membre du comité de rédaction des *Écrits*. Dommage que Thériault n'ait pas lu ce texte, publié 16 ans avant le sien, car elle y aurait trouvé un brillant éclairage sur l'esthétique littéraire et le style de Rossel Vien. Elle y aurait aussi trouvé la raison pour laquelle les *Écrits* ont publié tant de nouvelles de Vien. Ainsi ce sont ses éditeurs eux-mêmes qui l'ont placé dans les rangs des auteurs de l'avant-garde de l'époque. Il faut souligner aussi que deux des autres textes publiés dans le même numéro des *Écrits*, ceux de Suzanne Paradis et de Michel Bélair, seraient qualifiés aujourd'hui de «postmodernes» longtemps avant l'arrivée de ce nouveau courant.

Rossel Vien eut tout de même les commentaires de son vieux camarade, Claude Hurtubise, pour le consoler :

> [P]eut-être y a-t-il eu maladresse de la part de mes successeurs à HMH que j'ai quitté en 1975! Je sais, par exemple, qu'en 1977, après mon départ des Éditions La Presse, quelqu'un chez HMH avait répondu à Gilles Marcotte, qui revenait pour offrir un manuscrit, qu'il n'y avait pas de «place avant un an»! C'est ainsi que HMH a perdu un de ses meilleurs auteurs. D'ailleurs, si mes souvenirs sont exacts, vous avez subi le même traitement pour un recueil de nouvelles. N'était-ce pas de la part de Mlle Thériault? (SHSB, lettre datée du 10 mai 1986, 0091/1445/12)

Entre 1982 et 1990, les portes fermées au Québec, Rossel Vien se tourne forcément vers des éditeurs manitobains pour publier ses nouvelles œuvres, cette fois sous un nouveau pseudonyme, à savoir «Gilles Valais». Les éditeurs manitobains l'accueillent à bras ouverts[25]. Le premier recueil, intitulé *Les Deux frères*, est mentionné par Pierre Mancel du journal *Le Devoir*, qui souligne la «[r]echerche très nette de la qualité

d'écriture. Dans la première nouvelle, il n'y a qu'une phrase par paragraphe. Singulier et prenant.» (Mancel, 1982) Eric Annandale, de l'Université du Manitoba, y consacra une assez longue recension, soulignant que :

> ces nouvelles rejoignent les grands courants de la littérature québécoise dans ses thèmes traditionnels et dans ses thèmes plus modernes. D'une façon ou de l'autre tout est là. Voici l'Église, omniprésente; voici la sexualité, surtout celle de la période trouble de l'adolescence, mais aussi le sexe-péché (la pédophilie en l'occurrence), le sexe jugé, toujours coupable devant un tribunal que ce soit celui des hommes ou de Dieu. […] (Annandale, 1982, p. 35)

> Trois contes donc et trois styles. De la narration-fleuve en passant par la forme épistolaire jusqu'au mémoire personnel, le lecteur trouve une variété qui, loin d'être déroutante, apporte une véritable richesse au livre et un plaisir de lecture accru. Les trois styles sont empreints de la même sensibilité et à certains moments d'une même poésie. (p. 36-37)

Aline Lafortune mentionne aussi le style unique de la première nouvelle, affirmant que «Le récit captive l'attention malgré les paragraphes longs, longs comme le temps lorsqu'on est malheureux. L'auteur a dû beaucoup observer pour réussir sa toile; les images pittoresques illustrent bien certains gestes et coutumes de l'existence toute simple.» Elle conclut que cela fait une «[l]ecture reposante à souhait. L'intérêt procuré ne faiblit en aucun moment et l'action colle à la réalité.» (Lafortune, 1983)

En 1985 paraît le deuxième volume de la trilogie, intitulé *Les deux sœurs* (Valais, 1985). Écrivant en français dans la revue *Canadian Literature*, Marguerite Andersen commente la deuxième nouvelle de ce recueil, «Lettre de Maud» ainsi que l'œuvre dans son ensemble comme suit :

> La forme épistolaire, tout comme le monologue intérieur, permet de nouveau un discours-fleuve, avec rapides, chutes, affluents. Valais utilise les deux formes avec aisance et un évident plaisir qui finit par devenir celui du lecteur. *Les deux sœurs* est un beau livre, un de ceux qui font que les Éditions des Plaines méritent notre respect et notre intérêt. (Anderson, 1987, p. 184)

Pour Annandale, la nouvelle «Lettre de Maud» est «[p]eut-être le meilleur de ce que Valais nous a confié dans *Les Deux*

frères et *Les deux sœurs*. Il recèle un itinéraire à la fois personnel et ethnique.» Annandale voit même dans *Maud* des éléments possiblement autobiographiques :

> Mais si l'auteur de la lettre est une femme, il se dégage de ces pages une si forte impression d'autobiographie, d'expérience vécue, de méditations sur soi-même et sur ses origines que le lecteur a l'impression de faire la connaissance non d'une femme appelée Maud mais d'un homme qui se nommerait Gilles Valais. (Annandale, 1986, p. 38.)

La «Lettre de Maud» a fait l'objet de l'analyse littéraire la plus approfondie jusqu'à maintenant dans la carrière de Rossel Vien[26]. Elle fut réalisée par Catherine Bazin-Mesnage Cette lecture favorable et sympathique a également mené à une correspondance entre son auteure et Rossel Vien lui-même qui, cette fois, n'a pas hésité à révéler son identité réelle.

Le texte de Bazin-Mesnage contient une interprétation assez ésotérique de «Maud». Elle provoqua une réaction de surprise chez Rossel Vien:

> Votre démarche (pour employer une expression à la mode) me plaît autant qu'elle me surprend, elle est très originale. Ce n'est pas du tout au niveau des comptes rendus de presse. Vous avez détecté des thèmes, des correspondances (au sens baudelairien), des concordances qui n'étaient pas recherchées consciemment, et que seule une analyste éclairée comme vous peut faire sentir. C'est ce qui m'a frappé le plus dans votre essai, où vous traitez, d'entrée de jeu, de «corrélation inévitable entre le sujet et son entourage géographique» (ABV).

On y trouve aussi un des rares commentaires de Rossel Vien concernant son esthétique : «J'ai bien dit et redit que je ne m'attache pas à des aventures palpitantes, mais plutôt à des situations, à des atmosphères. Et que ceux qui veulent des histoires d'horreur n'ont qu'à prendre le journal quotidien, c'en est plein.» Enfin, le nom Maud «n'est pas inspiré par *mot*, mais : 1) par une cousine un peu ténébreuse qui portait ce nom; 2) par la première syllabe de *maudit*.» (ABV, lettre datée du 4 novembre 1990)

Un autre compte-rendu, plus conventionnel, souligne de nouveau l'aspect possiblement autobiographique de cette nouvelle :

> Maud est déçue. On l'a affublée à Québec du surnom d'Indienne, parce qu'elle est brune comme un Sioux. Au début, elle se sent protester; mais, à la fin de son «séjour d'emprunt», elle en serait à réclamer ce nom d'Indienne. Ce sobriquet lui convient, lui plaît même. Elle se voudrait Indienne de vraie sauvagerie. (de Lamirande, 1986)

Des lettres de Rossel Vien révèlent que le sentiment de Maud correspond à peu près exactement à l'évolution de l'auteur par rapport à ses propres racines autochtones. En effet, suite à l'adoption de la loi C-31 en 1985 qui éliminait «l'application des dispositions discriminatoires de la loi fondées sur le sexe» (ABV, Lettre de Diane Raphaël, Affaires indiennes et du Nord Canada, 16 juillet 1985), Rossel Vien réclama son statut d'Indien membre de la Bande des Montagnais du Lac Saint-Jean, statut qui lui fut accordé le 12 décembre 1986 (ABV, lettre de L.G. Smith, Affaires indiennes et du Nord Canada, 12 décembre 1986). Toutefois, il faut remarquer qu'ici comme ailleurs Rossel avait des doutes identitaires. Après avoir vécu de nombreuses années dans l'Ouest canadien, il affirmait une certaine préférence à assumer l'identité métisse. Dans une lettre adressée à son frère Bernard, il affirme ne «pas avoir d'objection» à devenir membre de la réserve indienne de Pointe Bleue, «au contraire je m'inscrirais volontiers comme *métis* si une mesure équivalente existait pour eux.» (ABV, 12 août 1985). Il faut souligner que cet intérêt pour les Métis et les peuples autochtoness remonte très loin chez Rossel Vien et est présent déjà dans son *Histoire de Roberval*. Par la suite il a publié sur ce sujet (signé de son nom propre cette fois) dans *Les Écrits du Canada français* et à bien d'autres endroits. Une bibliographie définitive de ses écrits dans ce domaine reste à établir.

Mais pour en revenir à la réception de l'œuvre de Rossel Vien il faut mentionner que, pour le moment et aux fins du présent travail, nous avons recensé environ 36 articles, analyses littéraires, mentions et lettres à Rossel Vien qui nous donnent de nombreux indices sur la réception de son œuvre, surtout au Québec. Quelles conclusions, somme toutes provisoires, peut-on en dégager?

Ici encore, un premier constat s'impose. La toute première œuvre de Vien, son *Histoire de Roberval*, a fait l'unanimité chez la critique: tous ont louangé la profondeur de la recherche, l'abondance de la documentation et surtout la qualité de

l'écriture. L'*Histoire de la radio française dans l'Ouest* fut également très bien reçue.

Évidemment il est beaucoup trop tôt pour porter des jugements définitifs sur l'importance de l'ensemble de l'œuvre de Rossel Vien. Il est même difficile d'en juger l'ampleur puisque, pour ce faire, il faudrait faire une analyse approfondie de son œuvre journalistique au fil des décennies. Il y aurait lieu aussi d'analyser sa correspondance, ce qui serait une entreprise majeure en soi, car, je pense qu'il est juste de le dire, pas un jour ne passait sans que Vien n'écrive au moins quelques paragraphes dans une forme ou dans l'autre.

On peut tout de même dire ceci : l'œuvre de Vien en tant qu'historien a été reconnue à la fois pour son érudition et sa qualité d'écriture. Cependant, la réception de son œuvre littéraire fut moins unanime. Son premier recueil, *Et fuir encore*, fut très bien accueilli et fut sans doute son plus grand succès commercial. Les 3000 exemplaires en sont écoulés depuis longtemps. Ses six nouvelles publiées aux *Écrits du Canada français* entre 1960 et 1981 furent, de toute évidence, bien lues et reçues par un public québécois averti et avant-gardiste. Par la suite, Rossel Vien perdit la faveur des éditeurs québécois et se tourna vers les maisons d'édition manitobaines, qui l'accueillirent à bras ouverts; malheureusement, cette production, considérée «hors-Québec» et donc, pour certains, sans importance, resta à peu près inconnue au Québec.

Dans ce contexte, il faut admettre que l'œuvre littéraire de Vien est parfois difficile à aborder. Il s'agit ici d'un problème de style que Rossel Vien lui-même a reconnu auprès de ses intimes, lorsqu'il décrivait ses «phrases-spaghetti», des phrases interminables souvent très difficiles à suivre. Même le chanoine Victor Tremblay avait décelé ceci dans l'*Histoire de Roberval*, reprochant à son jeune auteur :

> cette forme de phrase fréquente qui enfile des compléments et les qualificatifs à retardement qui vous condamnent à hacher votre phrase de virgules et qui obligent le lecteur à chercher à quels éléments les divers compléments se rattachent; de même les «qui» et les «que» loin de leur antécédent logique. (SHS, le 21 février 1955, Document 94).

Malgré ce premier avertissement, Rossel Vien a souvent employé ce procédé stylistique qui parfois peut épater mais qui souvent aussi peut rendre ardue la lecture de ses textes littéraires. Daniel Marchildon, par exemple, souligna, suite à sa lecture de la *Lettre à Maud*, que :

> Le style très soutenu du texte, écrit dans un français impeccable, colle bien au ton urgent du texte, au désespoir qu'il exprime mais il devient, à la longue, agaçant, puisqu'il est caractérisé par l'emploi de longues phrases, couvrant parfois tout une page. (Marchildon, 1987, p. 53)

Ainsi le même défaut stylistique, si on ose le qualifier ainsi, qui se trouvait à l'occasion dans l'*Histoire de Roberval* en 1955 se retrouve dans une nouvelle publiée une trentaine d'années plus tard. Et nous avons déjà mentionné l'opinion de Marie-José Thériault là-dessus…

De telles critiques cinglantes auraient pu être évitées n'eut été de l'orgueil de l'auteur. Outre le chanoine Tremblay, Laurent Mailhot avait mentionné à Rossel, après avoir lu *Les Deux frères*, sa «tendance à surécrire, alors qu'il faudrait, il me semble, 'sous-écrire' (comme dit Truman Capote dans sa préface à *Musique pour caméléons*)». Pour Mailhot[27], la première nouvelle du bouquin «aurait pu être un chef-d'œuvre.» (ABV, Lettre de Laurent Mailhot à Rossel Vien, le 25 août 1982) Dans l'entrevue que j'ai menée avec Mailhot, celui-ci m'a avoué que «je ne trouvais pas que c'était un vrai romancier. Je l'aurais vu plus comme essayiste. Il avait le sens de l'humour et même surtout de l'ironie, disons. Il aurait pu être excellent dans l'essai. Dans le roman, je trouve qu'il était trop réservé, justement, comme dans sa vie privée. Ça m'avait déçu.» (Hébert, 2018a) Mailhot s'est empressé d'ajouter, tout de même, que son futur collègue à l'Université de Montréal, Gilles Marcotte, critique à l'époque à *La Presse* ou au *Devoir*, «avait du respect sinon de l'admiration pour Gilles Delaunière, c.-à-d. Rossel […] On en avait parlé à un certain moment.» (Hébert, 2018a)

Enfin, un autre confrère de classe de Rossel Vien, Maurice Léveillé, était moins réservé dans ses éloges; donnons-lui le dernier mot. Dans une appréciation des *Deux sœurs*, Léveillé lui écrit :

> Je te félicite de ton œuvre qui présente toute une fresque du Lac St-Jean; elle est un musée vivant des traditions d'une époque révolue […] C'est une épopée de la «drave» du bleuet. Le style, surprenant au début, s'accepte au fur et à mesure de la lecture. Étrange d'abord […] il devient de plus en plus familier et les longues phrases haletantes, à peine coupées de virgules, s'apprivoisent sous le regard du lecteur conquis. » (ABV, le 22 juin 1986)

Ces textes de Mailhot et Léveillé nous amènent à poser la question à savoir, combien de gens au Québec étaient au courant de l'identité réelle de Rossel Vien? Il est sûr que Claude Hurtubise la connaissait, autant dans son rôle d'administrateur aux *Écrits* que dans celui d'éditeur des Éditions HMH. Il est probable aussi que certains, sinon tous les membres du comité de rédaction des *Écrits* (en 1964, Robert Elie, Gérard Pelletier, Jean-Louis Gagnon, Marcel Dubé, Gilles Marcotte et Pierre Elliot Trudeau) étaient au courant. Ainsi Mailhot aurait connu le premier pesudonyme de Rossel, «Gilles Delaunière», par ses communications avec Gilles Marcotte, ainsi que le deuxième, «Gilles Valais», par sa correspondance avec Rossel Vien lui-même. Enfin, l'une des membres du comité de rédaction des Éditions HMH, Gertrude LeMoyne[28], connaissait sûrement son identité, puisque Hurtubise lui-même fait allusion à l'«amitié» qu'elle avait pour lui, dans une lettre qu'il adressait à Rossel[29]. En fin de compte, il est probable qu'au moins 10 ou 15 personnes de l'«establishment» littéraire québécoise à l'époque connaissaient l'identité réelle de ce nouvel auteur «Gilles Delaunière» dès son entrée en scène en 1960, secret pourtant bien gardé jusqu'aux années 1980, alors que l'identité réelle de «Gilles Valais» s'ébruitait tranquillement au Manitoba français. Secret encore assez bien gardé jusqu'en 1992[30].

L'œuvre miroir de la vie ou l'essence du pseudonyme

Il faudrait des analyses plus poussées afin d'être en mesure de poser des jugements arrêtés quant à l'importance de l'œuvre littéraire de Rossel Vien, de son esthétique, de ses qualités novatrices et de la place qu'elle occupe (ou qu'elle devrait occuper) dans la littérature québécoise et canadienne. Ma lecture sommaire de certains de ses écrits littéraires me permet toutefois de formuler deux constats qui pourront davantage être approfondis : le premier concerne la forte saveur autobiographique de ces textes et le second renvoie au

sens de l'usage du pseudonyme. Ces deux versants de l'écriture de Rossel Vien sont fondamentalement liés. Le pseudonyme permet de se révéler et n'existe pas uniquement, comme on pourrait le croire, pour se dérober.

Ce qui saute aux yeux, au fur et à mesure qu'on se plonge dans la vie de Rossel Vien et dans ses écrits, est la nature autobiographique d'un grand nombre de ses textes. Ceci a déjà été noté à quelques reprises par la critique, comme nous l'avons vu plus tôt. Jusqu'à présent, faute de preuves, on ne pouvait parler que d'intuitions ou de suppositions. Aujourd'hui, je puis confirmer le caractère autobiographique des textes de Rossel Vien par des sources inédites de première main que je possède (notamment les archives de Bernard Vien et diverses entrevues avec des membres de la famille immédiate de Rossel Vien ainsi qu'avec d'autres individus). On trouvera peut-être même un jour qu'il y a très peu dans les nouvelles de Rossel Vien qui ne soit pas autobiographique, de près ou de loin. Évidemment on pourrait dire cela sans doute d'un grand nombre d'auteurs, mais chez Vien il s'agit d'une caractéristique fondamentale de son œuvre littéraire; rappelons que dès 1960, lorsqu'il livre au public son premier texte, celui-ci commence par la notation «histoire vraie et vécue».

Le premier recueil publié par Rossel Vien sous le pseudonyme de Gilles Delaunière contient une nouvelle intitulée «Le juge» (Delaunière, 1972) décrivant l'arrivée de l'auteur dans une salle pour entendre une conférence de la «société d'histoire de Saint-B…»[31] Les gens de Saint-Boniface (Manitoba) d'un certain âge aujourd'hui n'ont aucune peine à identifier plusieurs des personnages décrits dans cette nouvelle, en commençant par le juge lui-même, certainement M. Alfred Monnin, un pilier de la communauté francophone du Manitoba avec Mgr Maurice Baudoux, archevêque de Saint-Boniface (1955-1974), et quelques autres[32]. La conférence qu'il décrit a été donnée au Musée de Saint-Boniface par un jeune professeur d'histoire de «l'Université de Winnipeg», dont la description dans la nouvelle l'identifie clairement comme Robert Painchaud, qui justement avait prononcé une causerie dans l'ancienne chapelle du Musée le 25 janvier 1971.

Autre indice du lien entre cette œuvre de fiction et la réalité : le 3 février 1971, Rossel Vien a publié une critique de cette même

conférence dans le *Courrier de St-Boniface*, questionnant par exemple une affirmation du conférencier à savoir que la période allant de 1870 à 1875 au Manitoba avait été «harmonieuse»; or Rossel Vien, *alias* Gilles Delaunière, reprend la même critique dans *Le juge*! Il souligne que son conférencier «qualifie ces années de paisibles, mais le banditisme régnait, et que faites-vous de la menace des Féniens et de Riel poursuivi et des raids chez les siens et des soldats de Wolseley…» (Delaunière, 1972, p. 133). Ainsi Vien le nouvelliste et Vien l'historien s'y trouvent fusionnés de façon frappante et définitive.

Toujours dans *Et fuir encore*, la toute première nouvelle s'intitule «Oriel». Or Monique Vien, s.m.n.d.a., m'a mentionné qu'il y avait un nommé «Oziel» qui vivait dans le même rang que les Vien lorsque Monique était une fillette d'une dizaine d'années. Âgé à cette époque d'une trentaine d'années, Oziel était simple d'esprit, sans doute illettré et d'une famille pauvre. Monique Vien le décrit comme étant plus vieux que Rossel, «pauvre, rachitique, infirme». Elle le rencontrait parfois dans l'autobus et il demandait toujours au chauffeur de le laisser descendre «au cimetière», près duquel sa famille vivait. (Hébert, 2020d). L'«Oriel» de Gilles Delaunière «était né au bord du cimetière» dans le rang (Delaunière, 1972, p. 11), ses dents étaient «jaunes» (p. 16), on le raillait, lui et sa «maison tassée sur elle-même», «jamais peinte» (p.11-12).

Plus tard, dans une nouvelle intitulée «Mathieu» (Valais, 1982), le narrateur affirme, dès les premières lignes : «J'étais encore en âge de grandir – et je voulais le rester toujours – quand je fus envoyé à La Ferme, une mission bâtie en excroissance des bourgades pionnières […]» (Valais, p. 145) Il est question de cette «Ferme» à d'autres endroits dans cette nouvelle. Or Rossel Vien, durant son noviciat chez les Clercs de Saint-Viateur (c.s.v.), a fait un séjour à La Ferme des c.s.v. près d'Amos[33]. La fiche d'informations des c.s.v. mentionnée plus haut documente ce séjour de Vien à La Ferme du 31 octobre 1952 au 18 mars 1953. Certaines des descriptions du paysage de La Ferme que l'on retrouve dans «Mathieu» correspondent en grande partie à une photo de l'ensemble de La Ferme prise en 1949 et publiée dans une œuvre récente de Denis Labrèche (2018, p. 108).

Dans la nouvelle «Les Deux frères» (Valais, 1982, p. 7-85) il est longuement question d'un personnage appelé «Médée»

qui, un matin de bonne heure, «était parti pour l'Ontario, un copain des cafés qu'il avait cherché à entraîner avec lui était seul au courant […] L'Ontario était à l'index dans cette maisonnée, on le jetait au feu…» Or, «Médée était parti s'enrôler en Ontario, il était allé se brûler […]» (p. 51). La famille reçoit plus tard une lettre de Médée en provenance de Pembroke, en Ontario, qui disait «on est bien dans l'armée». (p. 67) Plus loin encore, on retrouve Médée dans le sud des États-Unis où il écrit cette fois «On est mieux dans l'armée américaine.» (p. 70) Le narrateur présente sa jeune compagne américaine, nommée Jackie dans la nouvelle, à Rénald. (p. 83) Or le Rénald de la fiction ressemble, sous plusieurs rapports, à Rossel Vien lui-même.

Quelle est cette histoire invraisemblable et même farfelue de ce «Médée», un adolescent qui s'enrôle dans deux différentes armées en si peu de temps? Eh bien oui, c'est une autre histoire «vraie et vécue» par le frère aîné de Rossel, Robert, qui en très bas âge a fait trois fugues pour s'échapper de Roberval. Né en 1927, il avait terminé sa 10e année à Roberval, pour ensuite prendre le chemin du Séminaire de Chicoutimi. À 17 ans, n'ayant pas terminé ses études, il s'enfuit du séminaire pour se rendre à Montréal, où une tante en avertit sa mère qui l'y a récupéré. En janvier 1945, il partit avec une jeune fille du Café Rose à Roberval en direction de l'Ontario et s'enrôla à Val Cartier vers la mi-janvier 1945, recevant sa décharge en juin 1945. Il revint volontairement à Roberval en train, alla aux bleuets durant l'été pour gagner un peu d'argent et quitta Roberval définitivement au début septembre 1945. Le 8 décembre 1945 il part de Hamilton en direction des États-Unis où il s'enrôle à 18 ans, le 19 décembre 1945, dans l'armée américaine à Fort Jackson en Caroline du Sud; il passera quatre ans en Europe avec l'armée de l'occupation, près de la France, affecté au service de renseignement militaire, grâce à sa connaissance du français. Il rentra ensuite aux États-Unis, toujours avec l'armée, qu'il quitta en 1952. Par la suite, il entreprit une longue carrière dans des agences de voyages, fondant, en 1966, la «Vien Travel Service Inc.» à Los Angeles. Il épouse une Américaine du nom de Helen Garrett[34] lors de son long séjour en Californie (Hébert, 2017b). Il revint au Québec en 1990 (Hébert, 2017)[35].

En fait, cette longue nouvelle de Rossel peut être lue en bonne partie comme une description de la relation entre

les «deux frères», Robert («Médée») et Rossel («Rénald»). La nouvelle commence ainsi : «Deux frères avaient grandi côte à côte dans notre Rang. Ils se détestent encore, je ne les réunirais pas sur ce papier s'il n'y avait eu chez l'aîné l'indice d'un retour dans ces terres enfoncées […]» (p. 9) Il n'est pas impossible que Robert ait indiqué à Rossel assez tôt son intention de revenir éventuellement au Québec pour réclamer sa part de l'héritage ancestral; du moins c'est l'histoire qui est présentée dans la nouvelle.

Même les jeux d'enfance de Rossel se retrouvent dans sa fiction. La section 1 du «Journal de Luc», (Valais, 1990) débute avec ces lignes:

> J'étais bien avec ma collection de boîtes. Nous formions une sorte de famille.
> Les boîtes d'emballage que je dérobais, chez nous, sitôt qu'elles étaient vides, sentant encore le magasin, ou que l'aïeule mettait de côté expressément pour moi, aboutissaient toutes sous sa table. […]
> Les solides boîtes à chaussures du Magasin général, les cartons à chapeau, les contenants de céréales ou de macaroni servaient à des structures, des étages, des enceintes, et leurs couvercles, à des seuils, des toits, des passerelles; les petits empaquetages de cure-dents ou de vis, à des tribunes, des autels. […] (p. 3)

Monique et Jacqueline Vien m'ont confirmé que tout cela provient du vécu de Rossel. Elles se souviennent de mémoire transmise par leurs sœurs aînées qu'il allait chez «mémère Moreau, notre grand-mère […] elle avait ses appartements à elle d'un côté de la maison, puis […] Rossel était petit et il allait jouer là parce que c'était tranquille […..] Même en-dessous de la table parce que ça faisait partie de son château.» Monique ajoute que c'est Georgette, sa sœur aînée, qui lui a rappelé cela. (Hébert, 2018b)

Dans la nouvelle «Histoire de Luc» apparaît également un personnage nommé «Alec». En réponse aux commentaires d'un de ses évaluateurs, Rossel tient à préciser que «Le personnage 'Alec' n'est pas artificiel ou 'contrived'. Il est authentique. 100% conforme à la réalité.» (ABV, Mémo aux Éditions du blé au sujet du manuscrit du *Fils unique*, le 18 octobre 1988)

Dans la nouvelle «Les deux sœurs», (Valais, 1985) il est question d'une opération d'élevage de renards (p. 28-31). Robert Vien m'a confirmé que tout ce passage est authentique et vrai, et que des membres de sa famille[36] s'adonnaient à cet élevage (Hébert, 2017b). Un long passage sur la récolte des bleuets occupe plusieurs pages et les sœurs de Rossel, Monique et Jacqueline, m'ont affirmé que c'était une occupation annuelle chez la famille Vien, comme chez bien d'autres familles de la région (Hébert, 2018b). Jacqueline ajoute : «Oui, je suis allée aux bleuets. J'haïssais ça à mort.» Un jour, elle dit à Rossel, «je vois un cheval dans l'eau.» Et Rossel de répondre: «Ce n'est pas un cheval, c'est un orignal.» Jacqueline se souvient également qu'une fois ils avaient érigé une «grande tente»; dans la nouvelle de Rossel, «Les trois tentes sont vite montées… » (p. 35) Le nouvelliste fait également mention de la «Saint-Maurice Forest Protective Association» (p. 33), association qui a réellement existé, fondée en 1917 et dissoute en 1972[37]. Enfin, les deux personnages principaux de la nouvelle sont des membres romancés de la famille Vien; «Gemma», dans la nouvelle, fait allusion à Georgette, la sœur aînée de Rossel[38]. Dans la nouvelle, au cours de la cueillette des bleuets, «Gemma» se fend la jambe d'un coup de hache; un incident similaire est survenu réellement dans la vie de Georgette. (Hébert, 2020b)[39]

Dans cette même nouvelle, Gemma achète un phonographe et des disques de «Tchaikovsky, Mozart, Liszt, […]» (p. 53); or Rossel avait acquis une formation musicale, payée par sa sœur Georgette, commençant dès son arrivée au Séminaire de Joliette; sa sœur Jacqueline se remémore «qu'il jouait du piano. Je me souviens, je l'entends encore jouer la *Polonaise* de Chopin. Il jouait, c'était un artiste […]» (Hébert, 2018b)

Le recours au pseudonyme par Rossel Vien est au cœur de sa production littéraire[40]. Ainsi, il est légitime de se poser la question : pourquoi avoir choisi l'anonymat? Il est fort probable que dès le début de sa carrière littéraire, Rossel Vien voulait se donner l'entière liberté de raconter sa vie telle qu'il la vivait, sans contrainte. Il est évident aussi qu'il voulait traiter de la question de l'homosexualité, et dans le contexte social de l'époque c'était un sujet tabou. Il connaissait l'enfer qu'aurait à subir sa famille aux mains de la société robervaloise s'il était connu publiquement qu'un de ses membres avait des tendances

homosexuelles. Dès la publication de sa première nouvelle en 1960, décrite, comme nous l'avons vu, comme «récit» racontant une «histoire vraie et vécue», Rossel avait résolu de disparaître dans l'anonymat plutôt que de blesser sa famille. Il a bien réussi sa gageure, car aucun de ses proches ne connaissait de son vivant les écrits publiés sous les pseudonymes de Gilles Delaunière ni de Gilles Valais[41]. Pour sa part, Monique Vien affirma, longtemps plus tard, que «moi, je pense que de la façon qu'il a écrit ses livres, c'était mieux [à ce moment-là] que ce ne soit pas connu.» (Hébert, 2018b)

Second motif favorisant l'anonymat : en tant qu'historien et archiviste, Rossel obtenait souvent de petits contrats de communautés religieuses à Saint-Boniface (Manitoba), ou entreprenait des recherches qui l'obligeaient à effectuer des recherches dans les archives de ces communautés; il a même obtenu un contrat pour écrire une biographie de Mgr Baudoux[42]. Comme il l'écrivait à sa grande amie Noëlie Pelletier quelques mois avant sa mort, «Comment faire parler un personnage anti-familial, anti-catholique, quand l'auteur travaille pour des catholiques, et même des religieux ou des religieuses? Suicidaire, n'est-ce pas?» (ABV, le 5 octobre 1991)[43]

Malgré tout, il semblerait que les innombrables sources d'inspiration qui aient pu librement se développer dans les espaces d'écriture offerts par les pseudonymes Gilles Delaunière et Gilles Valais aient donné un sens à la vie de Rossel Vien, un sentiment d'existence que ni sa famille, ni les Clercs de Saint-Viateur, ni le voyage, ni même ses carrières comme historien, archiviste et annonceur de radio n'aient pu lui donner. Sous le couvert de l'anonymat, il a pu se livrer tout entier à la page blanche sans crainte d'être découvert certes, mais l'anonymat lui ouvrait aussi un nouvel espace d'écriture. Comme un artiste, sûr de ses moyens, façonne le matériau de son œuvre, Gilles Delaunière et Gilles Valais sculptent[44] les souvenirs et les expériences personnelles de Rossel Vien. Du coup, celui-ci renonçait à toute reconnaissance ou toute gloire qu'aurait pu lui conférer son lectorat[45]. Le masque étant maintenant tombé après plus d'un quart de siècle et ses archives rendues publiques, il est possible de commencer à trouver les clés de ses textes fictifs, à décortiquer l'énigme. C'est un exercice passionnant et envoûtant en soi.

Conclusion

L'œuvre de Rossel Vien est abondante, riche et variée. Il écrivait constamment, histoire, nouvelles, correspondance, journalisme et même poésie, soit un *corpus* que nous avons à peine effleuré ici. Au fait les chercheurs ne font que commencer à recenser cette œuvre et nous sommes encore loin de l'évaluer à sa juste valeur. Nous avons tenté de résumer ici la réception de ses œuvres majeures, et d'en faire une première évaluation provisoire. Il ressort de ce travail que ses talents d'historien étaient incontestés, tandis que ceux de nouvelliste l'étaient moins. Nous avons souligné les critiques importants qui lui étaient favorables, tout en laissant aussi la parole à ses détracteurs. Nous pouvons en déduire ceci, à savoir que l'appréciation que l'on fait de l'œuvre de Gilles Delaunière/Gilles Valais dépend de notre perspective esthétique. On ne peut pas évaluer un texte de Balzac, ou de Proust, de Michel Bélair ou de Rossel Vien en utilisant les mêmes outils de critique littéraire. Les nouveaux genres d'écriture exigent de nouveaux outils analytiques.

À mon avis, Rossel Vien, surtout dans ses débuts, tentait d'innover autant par ses thématiques que par son style. Chose certaine, les sommités à la rédaction des *Écrits du Canada français* à l'époque, Claude Hurtubise en tête, ont reconnu ce nouveau talent et l'ont publié à maintes reprises, ce qui a fait de lui un participant actif aux fondements intellectuels de la Révolution tranquille. Gilles Marcotte en particulier a sans doute eu énormément d'influence sur la dissémination des œuvres de Gilles Delaunière, étant membre du comité de rédaction des *Écrits* au début des années 1960 et ensuite, avec Gertrude Le Moyne, directeur de la collection *L'arbre*, entre autres, chez HMH (Audet, 2000, p. 61 et p. 101). Claude Hurtubise a confirmé auprès de Rossel Vien l'admiration que portaient ces deux personnages envers lui dans sa correspondance. Sa lettre du 10 mai 1986 se termine par un P.S. : «Nous parlons souvent de vous, Mme Le Moyne et moi. Elle me demande chaque fois de vous transmettre ses amitiés.» (SHSB, lettre datée du 10 mai 1986, 0091/1446/31) Pour sa part, comme nous l'avons vu plus haut, le critique littéraire Laurent Mailhot a confirmé le respect et l'admiration qu'avait Gilles Marcotte pour Gilles Delaunière/Rossel Vien (Hébert, 2018a). Nous avons vu aussi que d'autres, comme Lucien Parizeau, respectaient ses écrits. Autant ces gens

ont permis à Gilles Delaunière de percer au Québec, autant des gens comme Marie-José Thériault lui ont fermé la porte au nez.

Rossel Vien est-il un auteur québécois ou un «Canadien français du Manitoba», comme le décrit Lucien Parizeau? (L.P., 1970, p. 76) La réponse brève est sans doute: les deux. (Rossel Vien lui-même, il ne faut pas l'oublier, se définissait comme un Montagnais québécois!) Le lieu d'action de ses écrits se situe partout au Canada, assez souvent dans son Québec natal (la nouvelle «Les deux frères» qui décrit en menu détail la cueillette annuelle des bleuets renvoie à la région du Lac-Saint-Jean), mais d'autres thèmes sont tantôt liés à la Saskatchewan, tantôt au Manitoba, et parfois simultanément au Québec et à l'Ouest canadien (voir la «Lettre de Maud»). Donc on peut dire que Vien est à la fois un auteur québécois dans le sens courant du terme et aussi un auteur canadien-français, dans le sens maintenant passé de mode, du moins au Québec.

Sur le plan du style, Rossel Vien était sans contredit innovateur, poussant parfois à l'extrême les bornes traditionnelles de la langue française. Cela déroute, bien sûr, jusqu'à ce jour; mais il faut admirer le courage de cet auteur de persévérer dans la voie de la complexité stylistique, envers et contre tous (et toutes). Il faut le dire aussi : son style plane loin au-delà des frontières locales et régionales canadiennes pour atteindre le français universel. Ses «phrases spaghetti» évoquent parfois Proust, qui avait aussi cette manie d'écrire des phrases interminables… mais il a réussi tout de même à se faire comprendre et admirer par les francophones partout dans le monde. Un jour, Rossel Vien gagnera-t-il peut-être le même pari?

NOTES

1. Cet article n'est pas le lieu qui convient pour prendre position dans le débat entourant les dates exactes qui marquent le début de la Révolution tranquille (voir notamment Yvan Lamonde, L*a modernité au Québec 2 : La victoire différée du présent sur le passé (1939-1965)*, Montréal, Fides, 2016, 450 p.) ou encore le processus dont elle fut l'aboutissement. Ici je me réfère tout simplement à la période mentionnée de façon générale dans les écrits les plus courants, à savoir celle allant de 1960 à 1966.

2. Voir le texte d'Armelle St-Martin ailleurs dans ce numéro.

3. Note de l'auteur : Le nom officiel de l'hôtel était «Hôtel Roberval». Voir Vien, *Histoire de Roberval* (2002), p. 190.

4. Note de l'auteur : En réalité, l`hôtel comptait 257 chambres. Voir Vien, *Histoire de Roberval* (2002), p. 191.

5. Vien, Rossel, *Radio française dans l'Ouest*, Montréal, Cahiers du Québec/Hurtubise HMH, 1977 (194 p.); Vien, Rossel (traducteur), *Louis Riel, un homme à pendre* (traduction de Osler, E.B., *The Man Who Had to Hang : Louis Riel*, 1961), Montréal, Les Éditions du Jour, 1963.

6. Forestier, Marcelline (recherchiste) à Hurtubise—HMH, transmise à Rossel Vien, le 9 janvier 1978, ABV.

7. Toujours dans l'anonymat. L'encadré administratif, qui jusqu'alors nommait Raymond M. Hébert comme rédacteur-en-chef, indiquait dorénavant que la section française était rédigée «en collaboration».

8. Curriculum vitae de Rossel Vien, ABV.

9. La lettre d'Hurtubise à Vien est datée du 14 avril 1970. La publication dont il est question ici est le recueil de Vien, son premier, *Et fuir encore*, publié en 1972. Il est à noter qu'«Un homme de trente ans» ne s'y trouve pas.

10. Delaunière, Gilles, « Un homme de trente ans », 1960.

11. Suzanne Audet relate admirablement bien l'évolution de ces publications, le plus souvent sous la direction d'Hurtubise.

12. Delaunière, Gilles, «Un homme de trente ans» (récit), 1960. Dans cette livraison, il était en compagnie de François Moreau, Jean-Louis Roux, Éloi de Grandmont, Patrick Straram et Olivar Asselin.

13. Il est à noter que Joliette, où Rossel Vien compléta plusieurs années de son baccalauréat ainsi que son noviciat comme c. s.-v., se trouve dans la région de Lanaudière.

14. Une fouille préliminaire et non définitive indique qu'avant 1960 très peu de textes littéraires avaient traité ouvertement de l'homosexualité, notamment le roman de André Béland, *Orage sur mon corps*, (Montréal, Éditions Serge Brousseau, 1949, 179 pages). L'importance de la nouvelle de Rossel Vien est qu'elle voit le jour au tout début de la Révolution tranquille; elle s'inscrit donc au début de ce tourbillon de changement et de modernisation. Voir le texte de Bernard Mulaire ailleurs dans ce volume.

15. Seuls Gabrielle Roy (5000) et Hugh Maclennan (3100) ont eu un tirage initial plus important. Voir le Tableau X, «Le tirage initial», dans Audet, S., *op. cit.*, p. 153.

16. *Et fuir encore* a été réédité en 2020 aux Éditions du Blé à Saint-Boniface (Manitoba), avec une préface de Roger Léveillé.

17. Delaunière, Gilles, «Un homme de trente ans» (récit), dans les *Écrits du Canada français*, #6, 1960, p. 161-217. Voir p. 170 et 168. Le texte intégral de cette nouvelle est reproduit dans ce numéro.

18. Pour une description détaillée des divers voyages qu'il a entrepris dans sa vie par la suite, voir la «Chronologie de la vie et de l'œuvre de Rossel Vien», à la page 285 ce numéro.

19. Mentionné dans une des versions du curriculum vitae de Rossel Vien.

20. 1981. Il s'agit de «La coulée» et «Les roses de papier», p. 98-138.

21. «Le monastère», «La statue» et «Lettre de Maud» (SHSB, Lettre de François Hébert à Rossel Vien, le 21 janvier 1981 0091/1446/31).

22. Voir plus loin dans cet article.

23. Terme employé par Rossel Vien lui-même pour décrire ces phrases. C'est le dramaturge Guy Gauthier, ami de Rossel, qui le premier m'a introduit à ce terme et à son origine. Hébert, R., entrevue avec Guy Gauthier, 3 octobre 2017. On trouvera un bon exemple d'une telle phrase dans les premières pages de la nouvelle «Quantièmes», œuvre inédite publiée intégralement ailleurs dans ce numéro.

24. Lucien Parizeau était journaliste, publiciste et notamment éditeur de sa propre maison d'édition, Les Éditions Lucien Parizeau, qui publia une quarantaine de titres entre 1944 et 1946. Imbu de valeurs progressistes tout au long de sa vie, autant sur le plan politique que littéraire, il publia des «intellectuels et des écrivains de son entourage», notamment Jean-Louis Gagnon, Pierre Baillargeon, Madeleine Grandbois, Jacqueline Mabit et Alain Grandbois. Sa pensée littéraire était toujours à la fine pointe en 1970, comme en témoigne le bref extrait cité ici. Voir Michon, Jacques, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, p. 65-66.

25. Voir le témoignage d'Annette Saint-Pierre ailleurs dans ce numéro.

26. Bazin-Mesnage, Catherine, «Topographie d'une âme = l'espace et le sujet dans *La lettre de Mau*d de Gilles Valais», analyse littéraire publiée dans Quenneville, Jean-Guy (dir.), 1991, *À la mesure du pays…*, Saskatoon, Saint Thomas More College et Département de français, University of Saskatchewan, p. 297-305. [*Actes du dixième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest* tenu au Saint Thomas More College, University of Saskatchewan les 12 et 13 octobre 1990]. Voir aussi un échange de correspondance entre l'auteure et Rossel Vien en 1990 où Vien commente lui-même son œuvre et l'analyse critique de Bazin-Mesnage (ABV).

27. Rossel Vien lui avait envoyé une copie du livre, sans doute pour obtenir ses commentaires, dont Mailhot ne se gêna pas d'en fournir plusieurs. L'existence même de cette lettre indique que Mailhot connaissait, déjà en 1982, le deuxième pseudonyme de Rossel, à savoir «Gilles Valais».

28. Suzanne Audet cite Claude Hurtubise à l'effet que «[À] HMH, je me fie avant tout aux lecteurs de nos comités et aux directeurs des collections : Gilles Marcotte et Gertrude LeMoyne […]» (Audet, 2000, p. 101).

29. «P.S. Nous parlons souvent de vous, Mme LeMoyne et moi. Elle me demande chaque fois de vous transmettre toutes ses amitiés.» (SHSB, C. Hurtubise à R. Vien, 10 mai 1986)

30. J.R. Léveillé (ci-dedans) souligne que lors de la mise en lice des finalistes pour un prix littéraire manitobain en 1992, Rossel Vien se dévoile comme l'auteur «Gilles Valais».

31. Sans doute la Société historique de Saint-Boniface.

32. Voir Bernard Mulaire, ci-dedans.

33. La Ferme fut créée à Amos (Abitibi) comme école d'agriculture par les Clercs de Saint-Viateur. Voir Hamel, T., Morisset, M., Hébert, Y. et Tondreau, J., «Stratégies des Clercs de Saint-Viateur dans la création d'écoles d'agriculture au Québec, 1932-1940», in *Études d'histoire religieuse*, Vol. 60, 1994, p. 98.

34. Information fournie à l'auteur par Monique Vien, s.d.

35. Il aura passé 35 ans aux États-Unis, incluant ses années de service militaire.

36. Surtout le père, Olivier Vien, selon Georgette. Information transmise par Monique Vien, s.d.

37. Voir : https://advitam.banq.qc.ca/notice/422196http://pistard.banq.qc.ca/unite_chercheurs/description_fonds?p_anqsid=20150402080644271&p_centre=04T&p_classe=P&p_fonds=27&p_numunide=380 Page consultée le 1 mars 2020.

38. Information transmise à l'auteur par Monique Vien, s.d.

39. Monique Vien m'a affirmé avoir discuté de cet incident au printemps de 2020 avec sa sœur Georgette, alors âgée de 96 ans, qui s'en est souvenue mais que c'était arrivé en hiver à la demeure des Vien et non pas «aux bleuets». En réalité, la blessure fut mineure.

40. Voir J.R. Léveillé, ci-dedans.

41. Cela m'a été confirmé durant l'entrevue que j'ai menée avec deux des sœurs de Rossel, Monique et Jacqueline Vien, le 4 avril 2018, alors qu'elles m'ont appris que ce n'est que vers 1996, donc

quatre ans après le décès de Rossel, qu'elles ont appris l'existence de ces écrits. Rossel avait tout de même bien jugé les réactions probables de sa famille, car Monique a avoué qu'après avoir lu une photocopie de *Et fuir encore*, elle l'a déchirée. Pour elle, ce livre présentait l'image ou l'exposition d'une «plaie vive» que vivait Rossel. Plus récemment, Monique Vien m'écrivait que «S'il n'y avait pas eu de Roberval (famille/un père à ne pas «décevoir» - tu t'imagines la souffrance?) je crois qu'il n'aurait pas eu besoin de tant de pseudonymes.» (Hébert 2020a)

42. Un tapuscrit de cette biographie existe dans le Fonds d'archives de Rossel Vien, au Centre du patrimoine, Saint-Boniface, Manitoba.

43. Lettre de R. Vien (non-signée avec notation «Confidentiel»).

44. Voir le poème de Rossel Vien «marbre», mentionné plus haut, qui renvoie à une allégorie de la création artistique.

45. Monique Vien, qui m'a été d'une aide inestimable tout au cours de ma recherche, le voit autrement, et elle mérite d'être citée ici : «Je crois qu'il écrivait pour lui-même avant tout, laisser couler son âme, son tourment, son mal-être, et le voir couler sur du papier, virgule après virgule, sanglots, remords, tendresse, et moi j'y vois aussi, bonté.» (Commentaires de Monique Vien, sur une ébauche de ce texte, le 7 mai 2020.)

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Rossel Vien citées

DELAUNIÈRE, Gilles1960 «Un homme de trente ans » (récit), *Écrits du Canada français*, #6, p. 161-217.

_____ (1972) *Et fuir encore* (nouvelles), Montréal, Hurtubise HMH, collection L'arbre, 162 p.

_____ (1981) «La coulée» (nouvelle), *Les Écrits du Canada français*, nº 43, p. 95-112.

_____ (1981) «Les roses de papier» (nouvelle), *Les Écrits du Canada français*, nº 43, p. 113-131.

VALAIS, Gilles (1982) *Les Deux frères* (nouvelles), Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des plaines, 195 p.

_____ (1985) *Les deux sœurs* (nouvelles), Saint-Boniface (Manitoba), Éditions des plaines, 168 p.

_____ (1990) *Le fils unique*, (roman) Saint-Boniface (Manitoba), Éditions du blé, 101 p.

VIEN, Rossel (1955) *Histoire de Roberval, cœur du Lac-Saint-Jean, publication n° 15 de la Société historique du Saguenay*, Chicoutimi, 369 p.; réimpression par Les éditions JCL inc., Montréal, 2002.

_____ (1977) *Radio française dans l'Ouest*, Montréal, Cahiers du Québec/ Hurtubise HMH, 194 p.

_____ (1963) *Louis Riel, un homme à pendre* (traduction de Osler, E.B., *The Man Who Had to Hang : Louis Riel*, 1961), Montréal, Les Éditions du Jour.

Archives

Archives de Bernard Vien, confiées à Raymond Hébert lors du voyage de l'auteur à Roberval en 2018, non traitées. Ces archives forment l'ensemble de tous les documents recueillis par Bernard Vien et Robert Vien, frères de Rossel, dans son appartement après son décès le 1 mai 1992. Ces archives contiennent des manuscrits de Rossel Vien, notamment un journal qu'il a tenu durant les derniers mois avant sa mort.

Société historique de Saint-Boniface, Centre du patrimoine de Saint-Boniface, Fonds d'archives de Rossel Vien.

Société Historique du Saguenay, Chicoutimi, Québec, Documents relatifs à la production de l'Histoire de Roberval.

Entrevues personnelles

HÉBERT, R (2017a) Entrevue en personne avec Guy Gauthier à Saint-Boniface, Manitoba, le 3 octobre.

_____ (2017b) Entrevue avec Robert Vien à Québec, Québec, notes manuscrites, le 16 octobre.

_____ (2018a) Entrevue en personne avec Laurent Mailhot à Trois-Rivières, Québec, 3 avril. Transcription.

_____ (2018b) Entrevue en personne avec Monique et Jacqueline Vien à Brossard, Québec, le 4 avril. Transcription.

_____ (2018c) Entrevue téléphonique avec Michel-Marc Bouchard, le 19 août. Transcription.

_____ (2020a) Courriel de Monique Vien à Raymond Hébert, le 5 février.

_____ (2020b) Courriel de Monique Vien à Raymond Hébert, le 28 avril.

_____ (2020c) Courriel de Monique Vien contenant des commentaires sur une ébauche de ce texte à Raymond Hébert, le 7 mai.

_____ (2020d) Conversation téléphonique avec Monique Vien, le 11 mai. Notes manuscrites.

Thèses

AUDET, S., (2000) «DE L'ARBRE À SES FRUITS – Étude de la collection "L'arbre" de la maison d'édition Hurtubise HMH : 1963-1974», mémoire de maîtrise soumis à la Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Sherbrooke.

Livres et articles

ANDERSEN, Marguerite (1987) «Recension (en français) de Valais, G., *Les deux sœurs*», dans *Canadian Literature*, nº 115, Winter, p. 182-184.

ANNANDALE, Eric (1982) «Valais, Gilles, 'Les Deux frères,' Les Éditions des Plaines, Saint-Boniface, 1982, 195 p.», B*ulletin du CEFCO*, n° 12, octobre, p. 35-37.

_____ (1986) «Recension des Deux sœurs», *Bulletin du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest (CEFCO)*, nº 23, mai, p. 37-38.

BAZIN-MESNAGE, Catherine (1991) «Topographie d'une âme = l'espace et le sujet dans La lettre de Maud de Gilles Valais», analyse littéraire publiée dans Quenneville, Jean-Guy (dir.), , *À la mesure du pays…*, Saskatoon, Saint Thomas More College et Département de français, University of Saskatchewan, 311 p. [*Actes du dixième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest* tenu au Saint Thomas More College, University of Saskatchewan les 12 et 13 octobre 1990].

BEAUCHAMP-FORGET, Jacques (1978) «Recension de Vien, R., *Radio française dans l'Ouest*», *Nos livres*, janvier.

BEAULIEU, Benoit (1987) «ET FUIR ENCORE…NOUVELLES», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. 5, p. 321-322.

BILODEAU, Ernest (1955) «Appréciation de l'Histoire de Roberval», publiée dans l'*Action Catholiqu*e, 9 juillet.

B.V.V. [*sic*] (1977) «Recension du livre de Rossel Vien *Radio française dans l'Ouest*», in *Circuit fermé*, 24 décembre.

DE LAMIRANDE, Claire (1986) «"On est toujours à l'Est de quelqu'un", Recension de Valais, G., *Les deux sœurs*», dans *Le Droit*, 28 juin.

GROULX, Lionel (1955) «Recension de Vien, Rossel, *Histoire de Roberval, cœur du lac Saint-Jean, 1855-1955*», in *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. IX, nº 2, septembre.

HAMEL, T., MORISSET, M., HÉBERT, Y. et TONDREAU, J. (1994) «Stratégies des Clercs de Saint-Viateur dans la création

d'écoles d'agriculture au Québec, 1932-1940», in *Études d'histoire religieuse*, Vol. 60, 1994, p. 85-104..

JOLY, Antoni (1955) «Appréciation de l'*Histoire de Roberval*», publiée dans l'*Action catholiqu*e, 25 juillet.

LABRÈCHE, D. (2018) *De Spirit Lake à La Ferme*, Saint-Adèle (Québec), Éditions Textes et Contextes.

LAFORTUNE, Aline (1983) «Recension de Valais, G., *Les deux frères*», dans *Nos Livres*, janvier.

LA LIBERTÉ (1979) «Une naissance attendue: la radio française dans l'Ouest», *La Liberté*, (Saint-Boniface, Manitoba), 15 février.

LEBLANC, Gérald (1977) «"Il était…une histoire dans l'Ouest", recension de Vien, R., *Radio française dans l'Ouest*», publiée dans LE LIVRE D'ICI, Montréal (s.d.), dans *La Victoire* (St-Eustache, QC) (s.d.), et dans *La Liberté* (Saint-Boniface, MB) le 27 octobre.

L'ÉTOILE DU LAC (1955) «Reportage du dîner-causerie du 29 mai 1955», Roberval, le 2 juin.

L.P. (1970) «Présentation de Gilles Delaunière», dans *Les Écrits du Canada françai*s, nº 30, p. 75-76.

MAILHOT, Laurent (1956), *Relations*, livraison de janvier.

MANCEL, Paul (1982) «"La vitrine du livre", notice sur Valais, G., *Les deux frères*», *Le Devoir*, 16 octobre.

MARCHILDON, Daniel (1987). «'Les deux sœurs', Deux textes pénétrants de jeunesse», dans *Liaison*, hiver 1987, p. 52-53.

MICHON, Jacques (2004) *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XXe siècle, vol. 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 533 p

MORCOS, Gamila (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Québec, Presses de l'Université Laval et Faculté Saint-Jean.

PETROWSKI, Nathalie (1977) «"Vient de paraître, Éditions Hurtubise HMH – Cahiers du Québec", recension de Vien, R., *Radio française dans l'Ouest*», in Le Devoir, 11 juillet.

THÉRIAULT, Marie-José (1986) «Nulle part la clarté ou l'Art d'écrire labyrinthique» *Lettres québécoises*, nº 42, été, p. 27–29.